

# MES NOCES DE CRISTAL

## Du cancer, à la vie

Un film d'Aymeric Allard et Francis Del Rio.

Une production La vie d'abord (c) 2008.

Durée 93 minutes.



Trois personnes, trois rescapées d'une maladie dite « grave », parlent, paisibles au coeur des paysages sereins et grandioses de l'Australie. Nous les écoutons chercher du sens à cette maladie et à cette souffrance qui les atteints.

Chacun leur tour, ils exposent à un thérapeute comment ils ont vécu cette période et comment ils vivent ce sursis. On comprend petit à petit, que la maladie leur a permis de découvrir des fonctionnements, des peurs, des défenses qui les empêchaient de vivre. Quand on est atteint d'un cancer, un mécanisme de survie se met en place. Ce mécanisme peut faire sauter ces freins et être alors un vrai révélateur. Plus qu'un reportage sur le cancer, ce film est une invitation à un questionnement personnel. Un choc, la perte d'un être cher, le chômage, toute épreuve est l'occasion de s'interroger sur soi, sur ce que l'on veut faire de sa vie. On peut subir cette épreuve mais aussi saisir cette occasion pour revoir la manière dont on vit sa vie, pour la vivre vraiment comme on l'entend. C'est ce à quoi invite ce film.

Anne Benoit-Janin

Noces de cristal... Quinze ans de vie commune... Le cancer et moi, quel anniversaire ! Cancer, serais-tu devenu ma moitié ? Le film est facile *a priori* à approcher : trois personnes parlent de leur maladie avec un psychothérapeute, ancien chirurgien. Ils sont en voyage en Australie, un voyage thérapeutique ? Pour une maladie... thérapeutique ?

### Le cancer ici est un découvreur d'âme.

Au temps où les transitions sociales se sont allégées, où les rites s'amenuisent, la médecine vient accomplir ce que, jadis, les étapes sociales annonçaient : les changements de statut au sein du groupe. Vision que l'on pourrait qualifier de simpliste si elle ne servait aujourd'hui de fil réparateur à de nombreuses personnes.

**Le cancer pause existentielle**, le cancer révélateur de la psychologie des profondeurs, le cancer catalyseur de vie... Chacun a, dans son histoire, la même routine du passé pour souvenir, la même soif après avoir connu la saturation du « normal ». Femme et hommes rapportent l'inquiétante étrangeté : « T'es dans la rue et tu fais plus partie du monde, des gens normaux, du monde des vivants. Ce que t'es en train de vivre, c'est improbable... ». Ces sensations accompagnent le passage vers la mort, vécu lors de l'annonce et de la réalisation du cancer en soi. Ce flottement est lié au vacillement de toutes les valeurs « Avant, je pensais me connaître, être heureux » (...) « Qu'est-ce qui te fait peur dans la vie ? C'est de mourir, de mourir sans avoir vécu ce que j'aurais voulu faire. J'étais un dictateur avec moi-même, je ne m'autorisais pas à vivre ce que je voulais... Le cancer m'a donné la possibilité de m'autoriser ».



« Une crise de vie », une donnée du cancer qui pourrait s'appliquer à d'autres événements, d'autres ruptures... Je pense à Michel Piccoli, dans « Les choses de la vie » de Claude Sautet (1969) : pendant que la voiture enchaîne tonneau après tonneau, le conducteur blessé à mort, mais étrangement hyper-conscient, revoit tous ces petits moments, ces petites choses insignifiantes de la vie qui finalement la rendaient si désirable...et si banale... Le cancer ressemble à cet accident au ralenti. Le pilote voudrait reprendre le volant, mais comme dans un cauchemar, celui-ci lui glisse des mains...



« Juste au moment où je décide de vivre, alors la maladie me tombe dessus... J'ai eu un hurlement de bébé, un cri inhumain, totalement inconnu. Une peur énorme. Moment animalesque... Et je m'affale dans un canapé, je chiale pendant un quart d'heure... » Le même empêchement de vivre qui provoque la réaction instinctive de rage devant la soumission à l'événement : je meurs mais je me révolte contre le destin, tout comme le tigre tombé dans la fosse, continue à s'arracher les griffes sur ses parois boueuses.

« On est malade et on devient vivant... », ce lapsus, ou plutôt, cette révélation, montre la trajectoire accomplie pendant la prise de conscience. Il y avait comme une répétition morbide avant la maladie, celle-ci permet enfin à la vraie personnalité de surgir de dessous les oripeaux du socialement correct.





Le cri du bébé témoigne à la fois de la re-naissance et du retour aux instincts primitifs que pourraient nous suggérer les grands espaces australiens. Régression ou acceptation de ses racines primitives, de ses sensations innées longtemps rejetées au profit d'une intellectualisation néfaste. Thierry Janssen, qui accompagne les trois compagnons, tente d'expliquer de façon didactique les ressentis de ces trois compagnons il tente ici l'exercice délicat de provoquer une parole et en même temps transmettre ses interprétations ou tout au moins en proposer une grille de lecture. Mais comme dans toute psychothérapie, ce n'est pas l'explication donnée au patient qui va provoquer le changement. Elle sert au contraire de support à ses résistances... Les idées

théoriques de Thierry Janssen ne peuvent évidemment valider chaque histoire, disons qu'elles ponctuent les dialogues de questions insistantes et parfois inductrices du style « ne penses-tu pas que... » Ou bien, « Enfant, tu étais opposant. Malade, tu t'es opposé au corps médical. Si c'est je suis en opposition pour exister, alors je suis en survie ? », le film pourrait peut-être se contenter des témoignages qui par leur côté direct et honnête, mettent le spectateur à l'aise avec ces deux hommes, cette jeune femme, qui offrent avec confiance leur quinze ans de guérison. Janssen leur demande s'ils sont guéris, c'est évidemment variable, mais leur réponse rappelle celle des traumatisés psychiques : « Quelqu'un de guéri n'a plus peur de mourir... ». Quand on est mort une première fois, on ne peut plus mourir...

Je m'explique : le moment de cristallisation du traumatisme se produit lorsque la personne ressent la menace de mort et passe même outre la mort. Cette mort en soi crée une faille psychique qui a besoin de retrouver des liens avec le reste de la vie psychique pour y être assimilée.



La médecine moderne est totalement étrangère au mode de vie des malades pour lesquels elle constitue une situation totalement nouvelle. L'adhésion aux médecines traditionnelles, dont le film rapporte les bienfaits, permet à ses utilisateurs de retrouver un cheminement en continuité culturelle avec leur histoire. Car même si médecine chinoise ou homéopathie avancent masquées derrière un vocabulaire ou une gestuelle inconnue ou au moins qui peut nous sembler inconnue face à notre médecine qui se veut scientifique, elles conservent l'approche humaniste universelle totalement absentes derrière les biotechnologies thérapeutiques modernes. Je fais encore appel au cinéma : dans Alice de Woody Allen, la charmante Mia Farrow rencontre un drôle de médecin chinois qui lui fait faire une psychanalyse expresse (selon les fantasmes de Woody Allen). Elle peut retrouver les fantômes du passé et comprendre sa vie. Du coup, elle abandonne sa vie oisive de riche new-yorkaise, elle tombe enfin amoureuse, elle abandonne toutes ces constructions artificielles pour vivre dans un pays pauvre et faire ce qu'elle désirait depuis toujours.

La médecine chinoise est un peu l'ancêtre qui rappelle au citoyen moderne ses attaches naturelles. Les médecines alternatives proposent souvent des rituels qui pourraient être jugés comme « absurdes » qui forment une obligation morale à la mémoire. Cette mémoire à laquelle l'homme ne peut échapper s'il veut avoir un futur et ne pas répéter inexorablement les injonctions d'un fonctionnement « efficace ». En cela, ces médecines alternatives apportent un complément spirituel et social aux traitements modernes en humanisant le cancer. C'est ce que l'oncologue a peut être du mal à comprendre lorsqu'elle regrette que les patients ne parlent pas en général des compléments de traitements qu'ils utilisent parallèlement aux propositions orthodoxes. Prétendre éliminer l'effet culturel d'un médicament apparaît ici comme un combat inutile et pourquoi ne pas additionner l'effet placebo aux protocoles reconnus ? car dans ce combat de médecine, le seul perdant est certainement le patient.



Chacun trouvera dans ce film des identifications qui sont loin de se restreindre à l'atteinte par le cancer. Des sociologues y verront l'évolution moderne des représentations de la mort, les philosophes l'importance de la narration, les analystes un appel au travail sur soi. On oubliera facilement les doctes synthèses, on restera sur la poésie et la douce atmosphère de ce voyage au pays de la mort puis de la vie...

Marie-Frédérique BACQUÉ

